

COLONEL O. MEYNIER

Les conquérants du Tchad

AVEC SIX GRAVURES HORS TEXTE ET CARTE

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur :

L'AVANTURE NOIRE. (Bibliothèque de Philosophie scientifique).



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays.

D'après la reconnaissance que j'avais faite, la route du Tchad eût été pénible pour des pèlons. L'impôt de guerre de Zinder nous avait été payé en chameaux. Nous choisîmes les 200 meilleurs pour nous accompagner : 125 d'entre eux devaient servir de montures à nos tirailleurs ; le reste transporterait notre convoi surtout composé de munitions et d'obus. 25 bellahs (capitfs de Touareg), ordinaires convoyeurs du désert, devaient nous accompagner.

Ce fut une assez pénible transformation que celle de nos tirailleurs en méharistes. Ils n'avaient qu'une médiocre confiance dans leurs chameaux et remarquaient, non sans justesse, que lorsqu'on tombait, c'était de très haut. Enfin, avec un peu de patience, et grâce à la bonne volonté témoignée par nos hommes, nous pûmes arriver, après quelques chutes, à avoir des méharistes à peu près convenables.

J'avais mis au travail une cinquantaine d'ouvriers de Zinder, habiles bourreliers, pour confectionner les bords de chameaux ; j'avais rassemblé les quatre cents peaux de bouc nécessaires pour assurer notre ravaillement en eau pour plusieurs journées. Les charges étaient prêtes, les tirailleurs entraînés à leurs nouvelles fonctions. J'annonçai à Joulhand qu'à son premier signal notre colonne pourrait se mettre en route. Le départ fut fixé au 3 octobre.

CHAPITRE III

LA CONQUÊTE DU KANEM

I. La nouvelle mission Afrique Centrale. — II. L'arrivée au Tchad. Aventures et mésaventures. Chasses au rhinocéros. Escarmouches avec les Tchibous et les Bondoumas. — III. La conquête du Kanem. Le combat de S. Gouli. Traités de paix. — IV. Une pointe jusqu'au Chari vers Gouli. La mission Gouli est signifiée très loin au sud. — V. Première tentative infructueuse de jonction avec la mission Gouli. Je suis chargé d'établir la liaison.

I

Notre petite colonne comprenait 165 fusils, 90 sabres, un canon de 80 millimètres ; comme animaux 200 chameaux, 40 chevaux, 6 mulets et un troupeau de bœufs. Nos tirailleurs formaient une alerte compagnie de quatre sections ; chaque homme emportait avec lui 300 cartouches et deux peaux de bouc d'une contenance moyenne de quarante litres. Le convoi était divisé en trois sections pour faciliter la surveillance. Tout cela était parfaitement en ordre. Les responsabilités de chacun étaient définies, et la marche se

était allé jusqu'à l'eau libre qu'on lui avait signalée à deux heures de marche vers l'Est.

Je ne veux pas chercher à reproduire les sentiments de fierté et de satisfaction qui à ce moment gonflaient nos cœurs. Ce n'était pas seulement l'amour-propre, l'ambition satisfaites qui nous emplissaient de cette émotion douce presque poignante. Nous avions le sentiment d'avoir bien mérité du pays, de notre chère France. Nous avions eu certes beaucoup de peines, après les embûches rencontrées sur notre route, à mener à bien cette tâche difficile, mais tous nos soucis, toutes nos souffrances étaient oubliés devant la réalisation de notre rêve.

II

Toute métaille a son revers. Le jour même il nous arriva l'aventure la plus mortifiante, bien faite, il est vrai, pour nous prémunir contre les dangers des nouveaux pays où nous allions pénétrer.

Nos tirailleurs de garde, accablés de fatigue après ces journées entières passées sans repos, avaient un peu relâché leur surveillance. Nous-mêmes qui depuis près de quatre jours ne dormions plus, nous avions cédé après le déjeuner à un engourdissement invincible. Le soir, à la nuit tombante, on venait nous rendre compte que notre troupeau de bœufs, fort d'une quarantaine de têtes, avait été enlevé dans la journée par une bande de pillards à cheval. L'obscurité tombait profonde, nos chevaux étaient égarés. Il fallut nous résigner et nous passer de viande et de lait pour ce jour-là. Le lendemain même nous ne voulûmes pas courir après les pillards. Notre intention était de passer quelques jours au village de Nguigmi situé à quelque vingt kilomètres dans le

nord et nous avions résolu que, pour être retardée, notre vengeance ne serait que plus éclatante.

Le 24 octobre nous nous remettions en route en effet et c'est seulement ce jour-là que j'aperçus pour la première fois le Tchad. Par beaucoup de côtés, les rives du Tchad limitrophes du désert, nous rappelaient celles du Niger du côté de Tombouctou. Le sable succédait presque immédiatement à l'eau, et la végétation d'abord assez dense à proximité du lac, allait vite en diminuant vers le Nord. Une épaisse bordure de roseaux et de papyrus bornait l'horizon vers l'Est. On ne pouvait avoir de vues directes sur le large qu'en grimpaient sur les petites dunes qui forment bourrelet autour. Mais alors on apercevait une nappe bleue infinie, quelquefois agitée comme une mer par le vent.

Nous dûmes séjourner pendant quelque temps au petit village de Nguigmi pour rassembler des provisions de grains et donner un peu de repos à notre troupe. En effet nos renseignements nous faisaient supposer qu'avant d'entrer dans le Kanem, nous aurions à traverser toute une région inculte et depourvue de mil.

La population de Nguigmi nous avait d'abord accueillis avec égards, mais des malheurs récents causés par l'état d'anarchie du pays et les pillages des Bornouans lui avaient donné un caractère soupçonneux et craintif. Le 25 au matin tout le village était déserté. Les indigènes s'étaient réfugiés dans les îles où nous les laissions aller sans inquiétude.

Dans ces îles, ils se trouvaient en contact avec les Boudonnas, qui par leur genre d'existence et leur caractère particuliers méritent une mention spéciale. C'est essentiellement une population de marins. Leurs campements hâifs, le village où ils laissent leurs familles, sont installés sur les îlots marécageux du Tchad, dissimulés dans les roseaux et les

hautes herbes. Eux-mêmes, navigateurs intrépides et pêcheurs émérites, ils font de la grande navigation sur le Tchad, montés sur leurs bateaux plats formés de fasciaux de roseaux réunis.

Ils ont quelque bétail et même des chevaux devenus presque aussi aquatiques qu'eux-mêmes et habités au premier signe à se jeter à l'eau. Mais leur principale occupation, et aussi leur première source de revenus, est le pillage, le brigandage sur les bords du Tchad. Dissimulés au milieu des roseaux qui forment un rideau épais sur les rives, ils attendent le passage d'une proie, capif sans défense, femme ou enfant. Ils l'emportent sur leur barque et de là dans leurs îles qui deviennent leur prison éternelle.

Nous n'eûmes jamais à souffrir sérieusement de leurs déprédations. Plus d'une fois cependant, ayant lûé, sur les bords du lac, où elles sont innombrables, une antilope ou une biche que nous étions obligés d'envoyer chercher ensuite, nos émissaires ne trouverent plus rien qu'une tache de sang sur le sol.

Notre séjour à Nguigmi se passa en conférences avec le chef du village, qui signa un traité de protectorat avec Joulhand, et en parties de chasse intéressantes. Le gibier se trouvait en quantités énormes sur les bords du Tchad. Antilopes-dubhal, dont les longues cohortes défilaient devant nous pendant des quarts d'heures entières, gazelles de toutes sortes et oiseaux aquatiques.

Nous n'avions pas oublié nos voleurs de bétail et avant de quitter Nguigmi nous avions juré que nous les punirions. Une petite enquête nous avait appris que les gens du village de Yô, placés sous l'autorité de Rabbah, sultan du Bornou, étaient les auteurs responsables de ce vol. Le 29 octobre, nous envoyons à ce village une petite reconnaissance aux ordres du sergent Suloy Faroré, qui s'entendait à conduire toutes ces petites opérations. En arrivant devant le

village situé à 60 kilomètres dans le sud, il se trouvait arrêté par un bras du Komalougou, infranchissable à gré. Sans hésiter il mettait hommes et chevaux à la nage, et arrivait au village évadé en hâte par tous ses habitants. Et en manière d'amende il recueillait tout le grain conservé dans les cases, et nous le rapportait triomphalement ainsi que trois superbes dents d'ivoire vert.

Dès lors nous avions sur notre convoi près d'un mois de vivres. Le petit troupeau de bœufs ramené de Yô et la chasse assurèrent à nos hommes une nourriture abondante en viande; et nous nous décidions à reprendre notre marche vers le Kanem en suivant les bords du lac.

Le 2 novembre, nouveau départ. Pen lant cinq jours entiers nous suivions les rives du Tchad. On sait que ce lac est formé par les inondations du Chari, qui se creusent vers le nord un chemin à travers les sables du désert. C'est là une région de chasse extraordinaire. gazelles, antilopes, hippopotames, cerf, rhinocéros, éléphants et girafes y pullulent. Joulhand et moi nous y avons fait quelques-uns de nos plus beaux coups de fusil. Je ne serais pas un chasseur digne de ce nom, si j'omettais de raconter certaines de ces aventures.

Le 3 novembre, nous étions au campement, près d'une anse du Tchad. Nous avions fait le matin une assez courte étape et le service ordinaire de nos tirailleurs, exercé et revues des armes, nous laissait quelques loisirs. Une superbe antilope vint à sauter devant nous sans nous avoir vus. C'était, trois cents mètres de nous sans nous avoir vus, un gibier assuré, si nous voulions le tuer d'une balle, mais Joulhand préféra le chasser à courre, à la méthode touareg. Il fit amener son cheval, et part avec lui intercepté et homme de confiance Abdoul Sal, qui lui aussi était fort bien monté. Tous deux approchèrent du « dagané » puis se mirent au galop der-

rière lui dans la plaine. De mon poste je pus assister à tous les épisodes de cette chasse, jouissant en ampremier derrière le daggué, puis, par une manœuvre habile, l'avait ramené en cercle auprès d'Abdoul Sal. A son tour celui-ci avait relancé la pauvre bête et durant une demi-heure ils se la passèrent de l'un à l'autre, l'épuisant par ce galop continu. Bientôt elle tomba accablée de lassitude, la langue pendante, déjà morte avant le coup de grâce.

Pendant quelques jours j'avais dû renoncer à mon cheval Ouadai, dont une blessure ancienne au dos lais avait été ravivée par les récentes étapes. Et je montais de celui qui était mort à Tessaoua. J'avais appelé Timbekte II. J'aimais beaucoup ce sport et je profita de la rapidité et de la souplesse des allures de la brave bête, pour mécatrer souvent de la colonne Timbekte et la poursuite de quelque beau gibier. chasso. Je tirais en selle sur elle, tout aussi solidement que si j'avais été sur le sol. Le bruit des coups de feu la laissait insensible. Elle marquait simplement son ennui par un petit tressaillement de ses oreilles.

Le 5 novembre dans la soirée, je demandai à Joulhand d'aller avec deux de mes meilleurs méharistes pour éclairer dans la brousse une petite pointe. Le matin, nos écaiteurs avaient aperçu dix cavaliers qui s'enfonçaient vers le nord et je n'étais pas fâché de suivre quelque peu leurs traces. Je marchai une heure environ à travers une brousse très clairsemée, coupée de mares à l'eau nastronée, infiltrations du Tchad à travers les dunes du désert. De tous côtés je voyais des antilopes et des gazelles se sauver devant moi. Mais je n'avais pas le temps de m'y arrêter et je me dirigeai sur une petite éminence d'où je pensais avoir

des vues étendues. J'y arrivai bientôt; au même instant j'entendis un craquement dans les roseaux d'un élang situé au pied de la dune et j'en vis sortir une bête énorme, d'un gris poussièreux, que j'eus d'abord quelque peine à reconnaître. Je ne me souvenais pas en effet qu'on eût signalé des rhinocéros dans cette région et les récits du Cheikh el Bakay au sujet de « l'Abou Karn » ne m'avaient donné aucune lumière à cet endroit. L'Abou Karn, gros animal, avec une corne sur le nez, féroce et terrible, y était représenté en effet comme un monstre presque mythologique, analogue à la licorne de l'antiquité.

Revenu de mon premier mouvement de stupeur, je fis reculer silencieusement Timbekte et mes tirailleurs et je sautai à bas de ma monture. Le grand vent qui soufflait depuis plusieurs jours avait empêché le rhinocéros de m'entendre, et tout d'un coup continuait son chemin à petits pas. Une grande émotion m'étreignait, celle du beau coup de fusil que j'allais faire. Cet émoi faillit tout compromettre. Les premiers coups de fusil firent manqués. La bête étonnée regardait de tous les côtés; lorsqu'elle m'aperçut enfin, ne faisant aucun honneur à sa réputation de bravoure, elle s'enfuit précipitamment. Je tirai encore trois coups de fusil sur la lourde bête qui allait disparaître dans un creux du sol et je la vis s'abattre sur les genoux, remuant fiévreusement la tête.

Je me précipitai vers elle, poussant des hurras de triomphe, mais à dix mètres d'elle je m'arrêtai brusquement. Elle venait de tourner son milieu de mon côté et ses petits yeux luisants me regardaient d'une façon impressionnante. Pour bien m'assurer de sa mort je tirai encore quatre coups de carabine et ce ne fut qu'au quatrième coup que je me décidai à approcher cette masse énorme. Les balles Lebel l'avaient traversée de part en part et elle portait onze

blessures horribles. Je lui coupai la queue que je rapportai au camp en témoignage de mon exploit, j'allant enoya des cavaliers qui, à coups de hache, détachèrent la corne, et coupèrent un pied qui fut ramené au bivouac. Ce fut l'occasion d'interminables palabres de mes tirailleurs qui reconnurent indiscutablement le « dimbidjanga » (l'animal extraordinaire) dont leurs ancêtres les avaient si souvent enlrevenus et qu'ils se représentaient comme nos fables dépeignent la licorne.

A partir de ce jour, nous eûmes souvent l'occasion de revoir des rhinocéros ; le lendemain même j'allant en court un qui fut tué d'une balle de carabine dans la tête. Encore une fois le rhinocéros battit honteusement en retraite. C'était pourtant une vieille femelle accompagnée de son petit. Seule la petite bête tenta de charger les cavaliers, mais une balle de revolver en eut raison.

Le 7 novembre nous quittions le Tchad, pour nous enfoncer dans le Kanem. A mesure que nous nous éloignons des rives immédiates du lac, le sol devient plus fertile. Les marais fréquents et les cours d'eau souterrains, dont les vallées à sec étaient seulement marquées par une bordure de palmiers, donnaient une impression plus consolante que les grandes étendues, nues et arides des rives occidentales du Tchad.

Nous étions dans la zone de nomadisation des Tébous. Dès le premier jour, ils tirèrent à nous donner une idée de leur courage. A proximité du village de Rig-Rig, ils attaquèrent à coups de lances et de fleches empoisonnées une petite reconnaissance commandée par Suley Farraré et réussirent dans un combat presque corps à corps à nous tuer un homme et à en blesser plusieurs autres. Nous pûmes nous rendre compte « in anima vili » des effets terribles du poison qu'ils emploient. Un de nos spahis, atteint

d'une piqûre imperceptible à la jambe droite, mourut en quelques instants. Un autre, blessé au poignet, eut la main immédiatement gangrénée ; quelques jours après, elle tombait d'elle-même et l'infection s'arrêtait là. L'état d'affaissement où sont plongés les blessés pendant quelques jours est très curieux à constater, même pour des lésions insignifiantes.

Après cette rencontre, les Tébous ne cherchèrent plus qu'à nous éviter ; aussi, pendant quelques jours, nous pûmes errer dans leurs terrains de parades, sans rencontrer âme qui vive. Nous n'avions pas de guide ; trois Tébous, que nous avions faits prisonniers, refusèrent de nous donner aucune indication sur l'emplacement des villages et nous devions marcher à la boussole et en nous aidant tant bien que mal des vagues indications portées sur nos cartes. Après une étape plus longue où nous n'avions pu rencontrer d'eau que très tard, nous résolûmes de faire un campement et de pousser des reconnaissances dans tous les sens pour trouver les habitants du pays. Une première pointe faite par j'allant dans le nord ne donna pas de résultats. Il ne rencontra que des villages évacués et des campements vides. Il résolut de m'envoyer à mon tour à la recherche des introuvables Kanembous sédentaires.

Je partis vers l'Est avec une douzaine de cavaliers et vingt hommes à pied, résolu à suivre jusqu'au bout les premières traces fraîches que je rencontrerais. Vers huit heures je trouvai un sentier battu, et aussi un épi de mil fraîchement coupé, tombé sur le sol. C'était un bon indice, et sans hésitation je pris le contre-pied des traces fraîches d'hommes et de bœufs qui étaient imprimées dans le sol. Heureuse inspiration : au bout de peu de temps j'arrivais dans un village déserté, mais j'apercevais trois hommes qui se dirigeaient en courant vers un petit bois. Il importait de s'emparer de l'un d'eux pour avoir enfin des

renseignements. Je m'élançai au galop suivi de mes spahis. Un des fuyards s'était arrêté et nous avait envoyé une flèche sans nous toucher. Une seconde après nous étions sur lui, juste au moment où avec ses compagnons il se jetait à plat ventre dans les herbes épaisses qui garnissaient la clairière d'un petit bois.

Ce fut tout un travail de repêcher ces hommes que Therbo cachait, après s'être refermé au-dessus d'eux. Mais j'avais fait cerner le bois et au bout de quelques minutes mes spahis me ramenaient, par l'oreille, trois grands diables dégingandés et honteux. Je les interrogeai avec égard, les considérant presque comme des sauveurs, et ils me donnèrent tous les renseignements que je désirais (1).

III

Les prisonniers que j'avais faits m'indiquèrent que de grands villages kanouris étaient tout à proximité

(1) Les rapports du capitaine Joulland ont donné des indications détaillées sur le kanem.

Il me paraît donc suffisant d'en rappeler ici seulement les grands lignes.

Les Kanouris, autrefois seigneurs du Kanem, alors prospère et fertile, ont été déclinés et refoulés, d'abord par les Tebbous descendants des montagnés du Tibhasti, ensuite par les Arabes Oulad Sliaman venus de Tripoli au début du siècle. Aujourd'hui, après de longues années de luttes, les trois races ennemies vivent côte à côte. Les Kanouris sont rassemblés en petites colonies sur la rive gauche du lac, les Tebbous en villages et cultivent les champs. Les Tebbous au besoin s'en acquittent eux-mêmes. Les Oulad Sliaman exploitent les uns et les autres. Cet état social ne va pas sans violents à-coups et les combats sont fréquents. Aussi, avant notre arrivée, la prospérité du pays allait décroissant et avait vite disparu dans l'indépendance de la race indigène et travailluse.

évidemment le grand centre de Debenkenki, où se tenait ce jour-là même, un grand marché. Aussitôt je résolus d'arriver à Debenkenki, sans prévenir personne, de façon à ne plus trouver comme toujours ce village imployablement évacué. J'avais quelques chameaux, des chevaux. Habitué à la guerre d'Afriques qui est d'origine arabe, j'ordonnai à mes hommes de marcher dans un désordre apparent autour de mes chameaux. A quelque distance on eut dit une paisible caravane qui se rendait au marché. Et de fait nous passâmes inaperçus au milieu des champs de mil que des capifs cultivaient sans inquiétude.

Peu à peu les cases de paille se multipliaient dans la campagne. Bientôt nous aperçûmes de tous côtés sur les collines des petits villages de culture, et il devenait impossible de cacher plus longtemps notre présence. Un cavalier kanembon venait de se sauver devant un spahi d'avant-garde, et le mata-trois, se sentant distancé, avait trouvé bon d'envoyer un coup de fusil au fugitif. Dès lors notre présence allait être signalée et la réputation de guerriers, accordée généralement aux gens du Kanem, m'engageait à prendre de sérieuses précautions.

Sans retard, je me rendis à un petit village tout proche d'où je pourrais avoir des vues suffisantes et un bon champ de tir et j'attendis. Persuadé que des hommes à jeun se ballent mal, j'engageai les miens à se restaurer avec des dattes et des petits chevaux dans les cases et je donnai à nos pauvres chevaux une bonne ration de mil. Depuis longtemps les bonnes bêtes en étaient rélinthes à la seule ration de fourrage et elles se précipitèrent avidement sur le grain.

Cependant mes prévisions s'étaient réalisées. L'alarme avait été donnée à Debenkenki et là-bas, sur la large piste qui menait au village, j'apercevais une foule de cavaliers et de fantassins en mouvement qui se ruait vers nous. Bientôt toute une troupe de cava-